

Turquie - Ayşe Günaysu et les Mères du Samedi

dimanche 5 mai 2013, par [Ayşe Günaysu](#), [Selin Altunkaynak](#)

« C'était très drôle, une poignée de femmes, des centaines de policiers » : un entretien avec Ayşe Günaysu

La protestation des « Mères du Samedi », organisée par les défenseurs des droits de l'Homme et les familles de personnes disparues en détention est un exemple de désobéissance civile de long terme en Turquie. Ces protestations ont commencé le 27 mai 1995, et ont duré jusqu'en 1999. Elles se sont ensuite essouffées, notamment en raison de l'état de santé des mères âgées des disparus, les participantes ayant fait l'objet de violences policières, en particulier au gaz lacrymogène. Si ces manifestations ont recommencé en 2010, c'est en grande partie car les corps de disparus ont été retrouvés pendant les excavations dans le cadre des opérations Ergenekon dans le sud-est de la Turquie. Les protestataires se réunissent tous les samedis avec un œillet rouge en brandissant les photos de personnes disparues pour demander justice.

Ayşe Günaysu est l'une des premières activistes des manifestations dites des « Mères du Samedi » (en turc *Cumartesi Anneleri*). Elle travaille depuis 15 ans sur la question arménienne et en est devenue une figure importante, et elle écrit régulièrement dans l'hebdomadaire publié aux Etats-Unis, *The Armenian Weekly*. On peut aussi lire ses articles sur la vie politique turque dans le quotidien pro-kurde *Özgür Gündem*. Nous l'avons interrogée sur son parcours, et sur les manifestations des « Mères du Samedi ».

Selin Altunkaynak : Comment l'idée des protestations des « Mères du Samedi » est-elle née ? Qui sont les premières activistes de ces protestations ?

Ayşe Günaysu : Les femmes membres des organisations socialistes avant les années 1980 ont vécu un changement identitaire. La majeure partie de ces femmes sont devenu féministes et, bien sûr, leurs premiers ennemis étaient leurs maris, leurs pères et les chefs des organisations dont elles étaient membres, parce qu'elles avaient subi des discriminations d'abord dans leur environnement proche. Elles ont vu que leurs maris et leurs chefs pouvaient faire de la politique quand elles étaient occupées par le ménage et la cuisine à la maison. Elles étaient aussi intelligentes que leurs maris. Une conscience autour des questions des droits de l'Homme et de la question kurde s'est aussi éveillée chez ces femmes. Nous étions des membres de l'Association des Droits de l'Homme (*İHD*). Un jour, un homme kurde a été tué après avoir été torturé par la police et après ça, nous avons publié une déclaration dans le journal *Cumhuriyet*. Nous étions une trentaine de femmes et nous disions « *Nous avons honte d'avoir une carte d'identité de la République Turque.* » C'était une chose très courageuse dans les années 1990.

Après l'assassinat du député du Parti de la Démocratie (*DEP*) Mehmet Sincar, nous nous sommes encore une fois réunies et nous avons participé au DEP. C'était un mouvement 100% féminin. Je ne sais pas pourquoi nous n'avons pas voulu d'hommes entre nous parce que nous n'en avons jamais parlé. Nous continuions à nous réunir pendant cette période. Nous avons organisé une campagne intitulée « *Ne Touchez Pas à Mon Ami* ». L'hebdomadaire turc *Ekspres* a organisé une campagne en 1995 en nous donnant une page où nous pouvions écrire « *Ne touchez pas à mon ami kurde, alévi, arménien* »...etc. Cette campagne a eu un écho important, Nous avons distribué des tracts à la sortie des cinémas, nous nous sommes réunies après chaque événement politique, etc. Nous avons acquis une conscience politique. C'est à ce moment-là que le corps d'Hasan Ocak qui avait disparu en détention a été retrouvé. Nadire Mater, notre amie, qui participait à la rédaction du communiqué de presse de la famille Ocak, est venue à notre bureau en pleurant très affectée par les paroles du père, « *bienvenue à la cérémonie de mariage de*

mon fils ». Nous avons décidé que nous devons faire quelque chose mais nous ne savions pas quoi. L'une d'entre nous a proposé : « *Asseyons-nous sur la place de Galatasaray* ». C'était le 27 mai 1995 et nous étions une poignée de femmes, 10-15 personnes. Nous n'avions aucune bannière ni rien.

S. A : Comment définiriez-vous le profil des participantes à ces protestations ? S'agissait-il seulement de membres des familles de disparus ?

A. G : Je suppose que le premier jour des protestations, aucune famille de disparu n'était là. Nous nous sommes assises pendant une demi-heure et puis nous avons lu notre communiqué de presse. Les initiateurs du mouvement sont les femmes à l'origine de la campagne « *Ne Touchez Pas à Mon Ami* ». Après, on a participé à un rassemblement du Parti de la Liberté et de la Solidarité (*Özgürlük ve Dayanışma Partisi, ÖDP*). La première famille de disparu ayant participé aux protestations était la famille Ocak, puis la femme de Fehmi Tosun, Hanım Tosun, etc. À cette époque, les familles étaient peu nombreuses. Bien sûr, les arrestations, la violence, etc... C'était très drôle, une poignée de femmes, des centaines de policiers devant ces femmes silencieuses. Après avoir subi les violences policières pendant des semaines, nous avons décidé d'abandonner les protestations à cause de l'état de santé des mères âgées.

S. A : A quoi avez-vous porté le plus d'importance pendant les protestations ?

A. G : Notre effort était de protéger le mouvement de la récupération partisane. Les organisations de gauche ont essayé de l'adopter. Nous avons commencé à fixer des règles concernant cette question : pas de bannière, pas de slogans. Parce que ces protestations voulaient attirer l'attention du public sur les disparitions en détention. Mais les organisations politiques ne respectaient pas ces règles. Chaque samedi, nous nous disputions avec les membres des organisations politiques. Un jour, je me souviens qu'ils nous criaient « *Les prostituées, allez boire de la bière dans les cafés* ». Aujourd'hui, les choses se passent mieux, il y a, bien sûr, des crises avec les organisations politiques mais elles peuvent facilement être résolues. Nous avons réussi à assurer l'équilibre entre les activistes et les organisations.

S. A : Avez-vous déjà rencontré des personnes qui ne sont pas des activistes des droits de l'Homme ou des proches des personnes disparues en détention mais qui ont participé à ces protestations parce qu'elles étaient touchées par votre action ? Par exemple, je connais une femme qui a été très affectée de voir les Mères du Samedi victimes de violences policières dans la rue et qui, suite à cela, a décidé de les rejoindre et continue depuis lors à participer aux rassemblements.

A. G : Je ne suis pas sûre. Mais, l'histoire que vous me racontez me touche beaucoup. Nous sommes un groupe fermé, après la protestation, nous allons au café et commençons à discuter mais tout le monde se connaît, il n'y pas d'étranger. Nous ne savons pas qui participe aux protestations sauf nous ni pourquoi ils/elles y participent. Maintenant, je le regrette. Je pense que nous n'avons pas été assez curieuses des autres et que c'était une erreur. Nous ne savons pas ce que ces personnes ressentaient après les protestations.

S. A : Vous continuez à participer aux protestations ? Pouvez-vous observer un changement des femmes du Samedi ?

A. G : Je n'y participe pas en ce moment. J'y suis allée seulement une fois. Je peux cependant observer le changement des mères. Je me souviens qu'une mère me disait « *j'ai commencé à crier après avoir commencé à participer aux mères du Samedi, auparavant, je pleurais seule, je ne pouvais pas dire ma souffrance.* » C'était une femme traditionnelle dont le fils faisait de la politique et qui était devenue elle-même un sujet politique.

S. A. Il y a un débat académique sur l'identité de ce mouvement. Certains académiciens définissent ce mouvement des « *Mères du Samedi* » comme un mouvement de femmes, et d'autres pas. Comment le définiriez-vous ?

A. G. On ne pourrait pas formellement dire que c'est un mouvement de femmes parce qu'il y a des hommes dans ce mouvement. Mais, comme je l'ai déjà dit, les initiatrices de ce mouvement étaient des femmes. Quant aux familles des personnes disparues en détention, par exemple la mère et le père d'Hasan Ocak, ils y participaient ensemble. Ce n'étaient pas les mères qui initiaient les protestations. Mais, si on veut qualifier ce mouvement, on pourrait dire que c'est un mouvement initié par les femmes.

S. A : Beaucoup de gens en Turquie connaissent ce mouvement en tant que « mères du Samedi » mais vous dites que ce n'étaient pas des mères qui ont commencé à protester. Que pensez-vous de cela ? Est-ce qu'il y a une lutte des initiateurs de ce mouvement contre cette appellation ? Pourquoi beaucoup de gens ont commencé à l'appeler Les « *Mères du Samedi* » ? Du fait de la souffrance des mères ?

A. G : Nous l'appelons « *Les Personnes du Samedi* ». La société aime cette appellation des « *Mères du Samedi* ». En Turquie, mais aussi dans le monde entier, il y a une tendance à définir la féminité par rapport à la maternité. Mais nous insistons pour dire « *Les Personnes du Samedi* ». Au début, c'est moi qui écrivais les communiqués de presse. Je n'ai jamais utilisé le mot « *mère* ». Ce sont les médias qui ont utilisé le mot de « *mère* » durant cette période. Une culture de patriarcat. Les femmes sont toujours des mères, des épouses. La société ne peut pas accepter d'autre façon de voir la femme. Les « *Mères du Samedi* » est un terme qui a émergé malgré nous. Les initiateurs étaient des féministes mais le mouvement féministe n'était pas très fort à cette époque. Le terme féministe est associé aux défenseurs des droits de l'Homme, aux antiracistes, etc. Nous n'avons jamais lutté contre l'appellation de « *Mères* ». Ce n'est pas bien. Nous n'utilisons pas ce terme mais nous n'avons pas empêché les autres de l'utiliser.

S. A : Ça fait 17 ans. D'après vous, qu'est ce qui a changé en Turquie grâce à vos protestations ?

A. G : Vous connaissez la chanson de Sezen Aksu sur les « *Mères du Samedi* » ? Les violences policières contre les participantes se sont arrêtées pendant une courte période après cette chanson. Nous sommes très pauvres. Nous avons besoin de personnes célèbres pour mettre fin à la violence de la police.

Selon moi, ces protestations créent une prise de conscience réelle sur le sujet des disparitions en détention. C'est-à-dire que les autorités étatiques sont obligées de nous prendre en considération. Les droits de l'Homme étaient constamment bafoués, c'était normalisé, il n'y avait pas de résistance. Ce mouvement nous montre que ces violations ne sont pas normales et que ce sont des choses contre lesquelles nous devons résister. De cette manière, je pense que les « *Protestations du Samedi* » sont des exemples uniques parce qu'elles ont été ritualisées. C'est une chose très importante. D'autre part, la société a vu la face intérieure de la « *terreur* » c'est-à-dire que la société s'est rendue compte que l'enfant qu'on qualifie de terroriste a lui aussi une mère, et cela relève du sentimental. Les gens qualifiés de terroristes sont les enfants d'une mère. Il y a un livre de Dostoïevski qui m'affecte beaucoup : Les Carnets du sous-sol ou Souvenirs de la maison des morts, je ne sais pas, je confonds toujours ces deux livres. Peu importe. Il y a un passage dans le livre. Dostoïevski est galérien pendant quatre ans et il vit dans un sous-sol. Les galériens doivent travailler. Il n'y a pas d'amitié entre eux. Parfois, tous les travaux sont finis et les gardes forcent les galériens à travailler sans but, à creuser un trou et à le fermer. C'est le travail le plus difficile pour les galériens parce qu'ils veulent voir le fruit de leur travail. Ce passage nous montre bien que l'homme est une entité sociale. Dans un autre passage de ce livre, il parle des galériens malades. Les galériens malades vivent dans des conditions terribles : le froid, la saleté, etc. Personne ne s'occupe d'eux. Les galériens meurent et un policier en voyant les corps, se lamente « *les galériens aussi ont une mère* ». Ça m'affecte beaucoup.

En Turquie, les personnes dites terroristes sont des enfants de mères, ils sont très méritants pour leurs mères. Ces protestations ont créé une conscience mais rien n'a changé en Turquie d'après moi. Parce que ce ne sont pas des mouvements assez forts pour changer la Turquie. Je travaille sur la question arménienne depuis quinze ans et je suis la seule Turque qui écrit pour le journal The Armenian Weekly. Parfois, les journalistes font des entretiens avec moi et ils me demandent : « *Avez-vous des espoirs pour l'avenir des droits de l'Homme en Turquie ?* ». Je réponds que non puis ils me demandent « *alors pourquoi travaillez-vous sur ces sujets ?* » et je réponds : « *C'est un choix individuel, je ne veux pas vivre sans but,*

je suis plus heureuse quand je raconte une histoire vraie à une personne. Si une seule personne peut dire que "Oui, c'est terrible je peux faire quelque chose pour ça" après avoir parlé avec moi, ça vaut de l'or pour moi ». Je ne peux pas dire que les protestations du Samedi empêchent les violations des droits de l'Homme, mais elles ont un impact sur la société.

Sources

[« C'était très drôle, une poignée de femmes, des centaines de policiers » : un entretien avec Ayşe Günaysu](#)
OViPot - Par Selin Altunkaynak - mercredi 1^{er} mai 2013